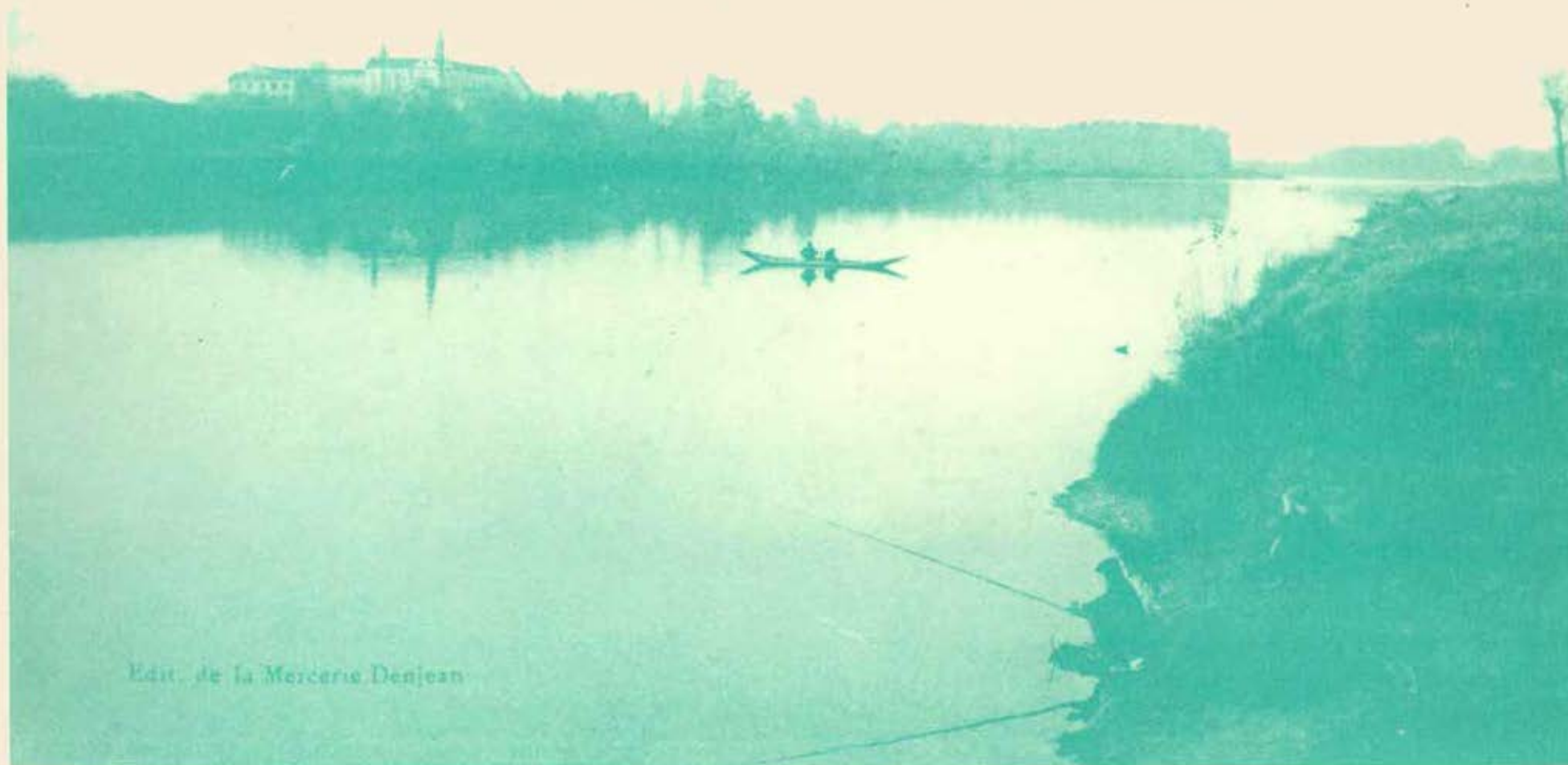


BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Édit. de la Mercerie Denjean

Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 16 (Novembre 1998)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

BLAGNAC : PETIT VILLAGE : LE TÉOULIÉ

Dès l'antiquité, la qualité de l'argile de Blagnac et des environs immédiats a permis la fabrication de briques dans une région dépourvue de carrières de pierres. Dans la deuxième moitié du 1er siècle de notre ère se place, l'activité d'un certain Sabinius dont on a retrouvé l'estampille sur des morceaux de briques à Blagnac au cours de fouilles et surtout dans les éboulis de l'amphithéâtre de Purpan. A la fin du XVIIème siècle, les ouvrages d'art du Canal du Midi (voir notre revue numéro 15 page 37) sont construits en partie avec des briques blagnacaises. Dans les registres paroissiaux, le prêtre écrit "tuilier" pour désigner le briquetier. Ce dernier terme ne sera employé vraiment qu'au XIXème siècle et seulement dans les documents officiels. Car, dans le patois toulousain, on parle de "téoulié" * pour un briquetier, de la "téoulo" pour une brique et logiquement d'"uno téoulario" pour une briqueterie. Il faut alors préciser "téoulo canal" ou simplement "canal" pour la tuile de couverture des toits.

Dans le recensement de 1881, près d'une trentaine de blagnacais se disent briquetiers et cinq "briquetiers-propriétaires". Il s'agit d'Etienne Roque né à Toulouse en 1830, de Paul Surges et de son fils Pierre aussi de Toulouse et des frères Bernard et Bertrand Gellé respectivement âgés de 69 et 63 ans. Ceux-ci, originaires de Lafitte-Vigordane, ont dû arriver à Blagnac un peu avant 1848 puisque Martin Gellé, 33 ans, est mentionné dans ce même recensement comme étant né à Blagnac.

En 1914, sept briqueteries fonctionnent à Blagnac. Celle de la famille "Rabary", chemin d'Aussonne, qui l'exploite depuis 1900 et celle des descendants des Gellé, les "Darbas", chemin de Bélisaire sont les plus importantes. La "tuilerie" du baron, rue de Buche (voir notre revue numéro 13 page 30) n'est qu'un tas de ruines. Une autre appartenant aux "Thédié" située tout près de celle des Darbas (le haut ou "volant" est visible sur la photo ci-contre) a disparu peu après 1900. Celle des "Foigne", route de Grenade, n'a que de très faibles rendements et ne peut concurrencer les deux autres qui approvisionnent les bâtisseurs de la région toulousaine. La brique de Blagnac est très appréciée pour la construction des maisons bien sûr, mais surtout pour celle des monuments : la porte Nord de la

*A l'inverse de l'article sur Joseph Lamarque (revue n° 14, p. 32) nous adoptons ici la prononciation et non l'orthographe de ce patois.

Cathédrale Saint-Etienne terminée dans les années 30 ou la basilique de Sainte Germaine à Pibrac ou encore la Poste rue Lafayette à Toulouse par exemple.

Ces briquetiers, sauf les Foigne, exercent ce dur métier de la même façon, toutefois nous allons nous intéresser plus particulièrement aux Darbas et à leur fermier Ferdinand Saint-Blancat. Bernard Gellé qui avait dû être fermier-briquetier à son arrivée à Blagnac, fonde (sans doute avec son frère) sa propre briqueterie en 1867. Vers 1885, sa nièce Mariétou (Marie) Gellé mariée à Pascalou (Jean Pascal) Darbas en hérite. Après le décès de Jean Pascal au tout début de notre siècle, son fils Bertrand prend la suite jusqu'en 1922, année de sa mort. Mariétou donne alors l'exploitation de la briqueterie en fermage à Monsieur Marignac et en 1929, à Ferdinand Saint-Blancat qui, aidé de ses deux fils Roger et André-Charles, y travaille jusqu'à la guerre.

Monsieur Saint-Blancat père, de haute stature, sera au fil des ans tout courbé, comme "cassé en deux" par le travail de "forçat" qu'exigent les multiples manipulations de la fabrication des téoulos. Pourtant ses fils, ayant grâce à lui appris le métier, le seconderont avec efficacité. En 1929, Roger, l'aîné, a une quinzaine d'années, André, plus jeune, se joindra à lui et à son père trois ans après.



La briqueterie Darbas - été 1899

Ce travail totalement artisanal se fait au rythme des saisons. Les gelées de l'hiver empêchent de fabriquer de la brique. Mais dès l'automne, Ferdinand et ses fils préparent, "piquent", la terre. Ils décapent la partie supérieure arable de 40 à 50 centimètres d'épaisseur, puis armés de bêches, ils attaquent sur toute la longueur du front de taille d'environ 80 mètres l'argile jaune blagnacaise de très bonne qualité. Elle ne contient pas par exemple de la chaux qui laisse des traces blanches sur la brique et la fragilise. A chaque coup, la bêche s'enfonce d'une trentaine de centimètres. Ferdinand, Roger et André, d'un geste rapide versent chaque pelletée sur le côté. Un monticule à peu près triangulaire s'édifie peu à peu tout le long du front de taille sur 1,50 mètre de hauteur.

A force de creuser ainsi par couches successives les briquetiers arriveront à un substrat inutilisable qu'ils appellent "caoussanel".

De 1868 à 1940, la briqueterie Darbas a exploité près de 3 hectares de la route de Grenade aux environs d'Odysud. On peut dire que toute la partie à l'ouest de cette route à partir de la rue Malard jusqu'au delà du chemin d'Aussonne a servi aux trois briqueteries en fonctionnement.

La fabrication de la brique proprement dite commence en mars et s'achève à la Toussaint. L'argile est transportée du gisement à côté d'un puits à l'endroit appelé la "bardière" à l'aide de tombereaux tirés par des chevaux ou des mulets au temps des Gellé ou des Darbas, puis grâce à une camionnette au plateau basculant. Les "bardières" sont au nombre de deux ou trois afin de couvrir les besoins d'une semaine au moins.

Le soir, Ferdinand aménage dans cette terre une aire presque plane, relève les bords pour former un bassin peu profond tandis que ses fils y versent de l'eau pour que l'argile "trempe" toute la nuit. Les deux "puits à roue" (on peut voir les vestiges de l'un d'eux rue des Amandiers) mus par un âne ou un cheval seront, vers les années trente, équipés d'un motopompe.

Ensuite il faut préparer "le sol" où seront demain déposées les briques une fois moulées. Avec un outil de jardinage, Roger et André enlèvent toutes les plantes ayant poussé ou repoussé récemment. Ils aplannissent parfaitement la surface au moyen d'un outil de bois de 70 à 80 centimètres de long, à section triangulaire et pourvu d'un long manche, puis étalent une légère pellicule de sable pour éviter que les briques posées ne collent à la terre.

Le lendemain, dès 4 heures du matin, à la lueur d'une lampe-tempête et malgré le froid, commence un très pénible travail. Les trois téouliés découpent finement de haut en bas le tas de terre humide avec une houe de 30 sur 25 centimètres, "le

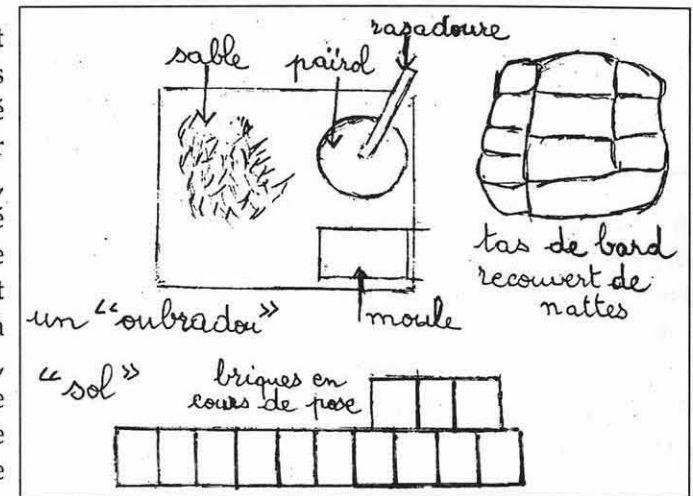
foussou", puis tapent fortement sur la partie découpée à l'aide d'un "sabre", outil d'acier en forme de fourche à deux fortes branches muni d'un long manche. Et quelquefois, mais pas toujours, heureusement, ce pétrissage se termine par un foulage à pieds nus. Cette pâte ainsi pétrie s'appelle "bard", d'où le mot "bardière".

Déjà les bras et le dos des briquetiers sont douloureux, pourtant la journée est loin d'être terminée. Tout le bard doit être apporté sur "le sol" à l'emplacement choisi pour "mouler" jusqu'à former un tas de 1,50 à 2 mètres de large sur 5 à 6 mètres de long et environ 70 cm de hauteur. Sortir, pieds nus, les brouettes chargées de 170 à 180 kilogrammes de la bardière mouillée et glissante nécessite de très gros efforts.

Après avoir recouvert le tas de bard avec des "nattes" (sacs de café usagés) pour éviter le dessèchement, Roger et André mettent en place "l'oubradou". C'est

une sorte de table à quatre pieds, légèrement inclinée d'une longueur de 1,20 mètre et d'une largeur d'un peu plus de 1 mètre. Sur un

emplacement à peine sablé, en bas à droite, est posé le moule en bois de 28 sur 42 centimètres. Roger, le mouleur, ses mains dirigées vers le bas, jointes par les pouces aux ongles usés par ce travail, "coupe le brassat", c'est-à-dire prélève une grosse quantité de bard qu'il roule sur le sol légèrement sablé et se relevant, jette cette boule dans le moule*. Par une série de gestes précis, il tasse la pâte dans le moule afin que les coins supérieurs soient bien remplis. Il enlève l'excédent en tenant à deux mains un outil de bois "la rasadoure" trempant dans l'eau du

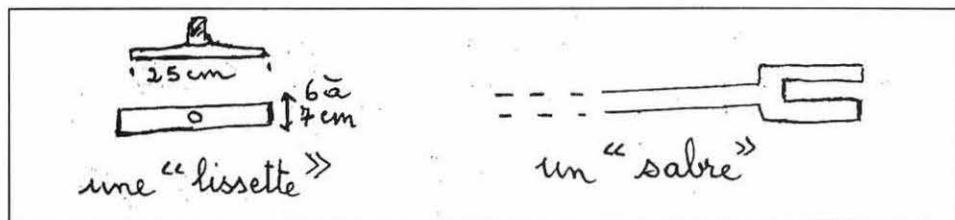


Dessin très schématique

*M. Louis Amiel qui a vu travailler les Saint-Blancat dit que la quinzaine de kilos nécessaire à une brique est jetée en une seule fois dans le moule. Par contre, M. Jean-Loup Marfaing pense que cela est impossible : "Le mouleur, dit-il, procède par jets violents et successifs de poignées de terre humide (quatre à six poignées au moins) pour remplir son moule".

chaudron (le "païrol") en haut et à droite de l'oubradou. La brique acquiert ainsi sa taille normalisée. Roger achève son oeuvre en y lançant quelques gouttes d'eau afin de glacer la partie supérieure de la brique.

André, le poseur, arrive près de l'oubradou, appuie une planche sur un taquet du côté du moule en la tenant inclinée. Roger fait glisser le moule et sa brique vers le bas jusque sur la planche et démoule. Puis recommence le cycle par le sablage du moule : il le tourne et le retourne dans le tas de sable en haut, à gauche de l'oubradou.

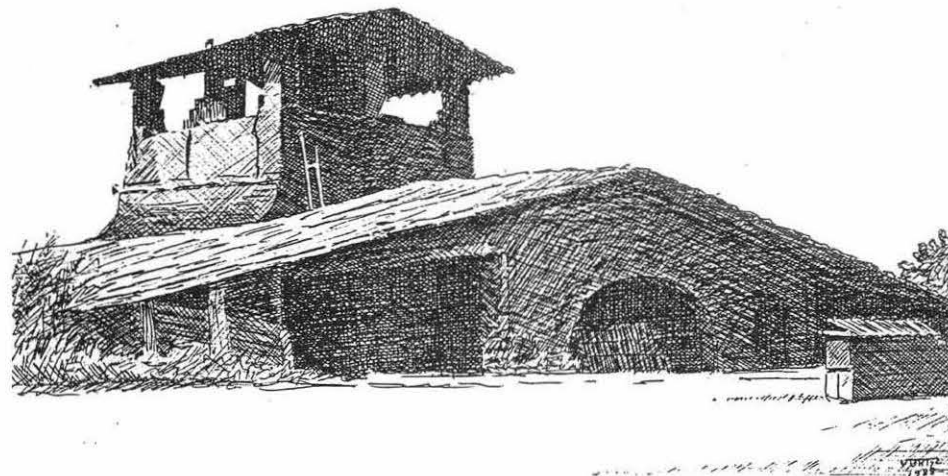


André se baisse et range la brique sur le sol contre les autres sans la déformer, ce qui demande un savoir-faire difficile à acquérir. Enfin, il la lisse avec une "lissette", instrument formé d'une lame d'acier pourvue d'un petit manche en son centre et il retourne avec sa planchette pour prendre une autre brique moulée par Roger. Tout cela se fait le plus rapidement possible. Dans une journée 700 et même 1000 briques sont ainsi fabriquées à raison de 110 à l'heure; record dont Roger est très fier.

Elles sèchent en moyenne pendant deux jours jusqu'à "refus d'empreinte" et en fin d'après-midi, elles sont rassemblées en "brescos". Posées sur des liteaux de bois d'environ 5 centimètres d'épaisseur ("les cartons") pour les isoler du sol et faciliter la circulation de l'air, elles sont empilées dans le sens de la hauteur sans se toucher. Pour éviter qu'elles ne se mouillent s'il venait à pleuvoir, Ferdinand les recouvre de tuiles-canal et dispose des ensembles de planches légères les "armaduros" du côté ouest (il "arme").

Si tous les briquetiers craignent la pluie, leur plus grand ennemi est le chien qui, se promenant sur les rangées de briques non encore sèches posées sur les "sols", y laisse des marques indélébiles diminuant ainsi la valeur du produit. Aussi, le chien qui s'approche trop près est accueilli par une poignée de bard qui colle les poils. La chienne de chasse des Saint-Blancat, parfaitement dressée, n'hésite pas à marcher sur les briques... mais uniquement si elles sont sèches.

Quelques jours plus tard, en fonction de la température, lorsque les briques sont bien sèches, les briquetiers les rentrent dans la partie entourant le four protégé par une large toiture "la capèlo". Voilà encore un travail harassant : ranger 22 à 23 mille briques pesant chacune une douzaine de kilogrammes sur une hauteur de 1,80 mètre en attendant de les enfourner. Le four peut en contenir plus de 22.000. Les briquetiers profitent des jours de pluie pour commencer à garnir le bas du four jusqu'à une hauteur de 2 à 2,50 mètres. Ils utilisent des brouettes qui montent grâce à la pente douce d'une solide passerelle baptisée «foropel» fixée dans le «pas» du four. Pour continuer d'enfourner une bonne dizaine de travailleurs est nécessaire, aussi il faut embaucher du personnel qui va ainsi de briqueterie en briqueterie. L'entraide entre les briquetiers existe, malgré la concurrence, mais ne suffit pas. Les Rabary et les Saint-Blancat s'aident pour



Dessin de la briqueterie Rabary (coll. famille Rabary)

enfourner ou défourner. Cette solidarité ressemble à celle des agriculteurs lors des gros travaux. Avec beaucoup de savoir-faire, les enfourneurs disposent les briques de façon à ce que le feu puisse passer entre chacune d'elles. Les ouvriers se les font passer deux par deux et pour garnir le four jusqu'en haut, un échafaudage de planches ou «postes», monte petit à petit le long du «pas». Cette opération terminée, celui-ci est fermé avec des briques maintenues verticales et du bard.

Pour la chauffe du four, depuis 1890, le bois a été abandonné au profit du



La briqueterie Darbas vers 1962. le haut du "pas" et une partie de la "la capèlo"
(coll. L. Amiel)

charbon venant de Carmaux ou de Decazeville. Les fumées qui s'ensuivent sont la «plaie» des blanchisseuses qui craignent pour la blancheur du linge.

Si l'allumage du feu est délicat, l'alimentation des foyers l'est encore plus. Le briquetier, muni d'une pelle d'acier rectangulaire presque plate, charge d'abord le fond du foyer. Avec des gestes très précis et sans jamais toucher l'encadrement de la porte, il envoie une pelletée de charbon à gauche, une à droite, une au milieu et il continue de même, en raccourcissant son tir à chaque fois jusqu'à l'ouverture du foyer. Il ferme la porte et attaque de la même manière le deuxième et enfin le troisième foyer.

La cuisson qui durera 72 heures commence par un long feu pas trop brutal pour parfaire le séchage et surtout éviter le fendillement des briques, puis le «grand feu» démarre. Les chauffeurs n'ont que très peu de temps libre. Ils doivent charger le foyer, mais aussi passer assez souvent sur la grille une longue barre d'acier pour faire tomber les cendres et le mâchefer afin que le feu soit régulier. Les chauffeurs se relaient : certains dorment quatre à six heures dans un appentis tout proche pendant que les autres s'affairent devant les foyers.

Au bout d'une dizaine de jours, tout le monde est à nouveau mobilisé pour défourner. Les briques encore très chaudes nécessitent le port de gants. Ferdinand les prend, une par une et annonce la qualité de chacune déterminée par la cuisson. La «taille» se reconnaît à sa couleur «rose» et au tintement qu'elle émet si on la frappe en son centre du bout des doigts, relativement tendre, elle sera taillée comme son nom l'indique, meulée par le «maçon-tailleur» pour la réalisation des arcs et des voûtes. La «foraine» plus rouge, plus cuite car placée à la périphérie du four, là où la chaleur est intense (foreanus : extérieur), servira à édifier des murs. Les briques plus pâles, de moins bonne qualité seront utilisées dans les cloisons plâtrières car elles ne supporteraient pas l'érosion des intempéries. L'incident qui consiste «à faire un curé» est heureusement très rare. Les briques sont alors noires comme la soutane d'un prêtre. Le «curé» affecte une petite surface mais sur toute la hauteur du four ce qui représente beaucoup de briques abîmées.

La «taille» trouve sa place sous «la capèlo» tandis que les autres sont soigneusement rangées à l'extérieur. Les briques cassées s'amoncellent en un tas informe : le tas de «riplous». Elles trouveront toujours preneurs pour les fondations par exemple.

Depuis la fin de la chauffe, le cycle de la fabrication a déjà recommencé sur les «sol». Normalement les Saint-Blancat réalisent quatre fournées par an.

Le travail épuisant des briquetiers demandé par les multiples manipulations des 100.000 briques annuelles exige une solide nourriture. Au lever, souvent avec la nuit comme nous l'avons vu, Ferdinand, Roger et André avalent un petit-déjeuner rapide. Vers 8 heures, ils font une pause pour reprendre des forces et mangent un gros morceau de pain accompagné de saucisson ou de jambon sans oublier «le gros rouge». A midi, ils dévorent un réconfortant repas suivi d'une sieste jusqu'à 15 heures. Vers 17 heures c'est le «brespail» ou goûter et enfin à 20 heures, ils s'attablent devant un autre copieux repas. Il faut bien tout cela pour «tenir le coup» durant des semaines allant jusqu'à 60 heures de travail !

Malgré toutes ces heures passées à l'ouvrage, les téouliés gagnent à peine leur vie. Vers 1935, la «taille» valait 22 sous et la «foraine» 20. Ils pratiquent la chasse quand elle est ouverte. C'est là leur seule distraction car avant tout, ils doivent se reposer dès qu'ils le peuvent. En hiver, les fils Saint-Blancat conduisent quelquefois des camions dans des entreprises pour améliorer les rentrées

d'argent quand les travaux de réparation et d'entretien de la téoulario leur en laissent le temps.

Alors que déjà depuis plusieurs années les deux autres briqueteries ont cessé leurs activités, les premiers jours de janvier 1941, après une ultime fournée, les Saint-Blancat ont dû arrêter la fabrication des briques par manque de charbon et d'acheteurs.

Après la guerre, la mécanisation a empêché de reprendre cette activité trop artisanale.

En 1979, Monsieur Louis Amiel, descendant des Darbas par sa mère et héritier de la briqueterie et des trois hectares qui l'entouraient a été exproprié. Aujourd'hui cette briqueterie qui a demandé aux hommes tant d'efforts, tant de courage, tant de sueur, n'est qu'une émouvante ruine.

Ce vestige, d'autant plus précieux qu'il est unique à Blagnac - la briqueterie des Rabary a été totalement démolie vers 1946 - appartient à notre patrimoine. Il mériterait d'être sauvé et mis en valeur. Bientôt, il sera trop tard...

Suzanne Béret

SOURCES

Archives municipales de Blagnac
- Registres paroissiaux
- 1 F 4
- 1 F 5

Renseignements : donnés par :

M. Louis AMIEL
M. Robert RABARY
M. Daniel BONZOM

envoyés par M. Jean-Louis MARFAING du Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement
recueillis lors de ma visite à son exposition «Le maçon et la foraine» (10 décembre 97-22 février 98)



La briqueterie Darbas aujourd'hui : on distingue les marques laissées par les "postes" le long du "pas" (coll. personnelle)

Je remercie infiniment ces personnes pour leur amabilité et en particulier M. Louis AMIEL qui m'a fourni, grâce à ses connaissances et ses souvenirs, une documentation très complète et très précise sur le métier de briquetier.